

CRÉATIVITÉ ET PROXIMITÉ AVEC LA CULTURE DES ÉLÈVES

Magali Bleuse
Collège Mme de Staël, Lille

Je n'envisage pas mon travail sans un esprit inventif. Tout d'abord parce que ce métier est celui d'une vie, que les années se ressemblent un peu trop et que l'idée du professeur qui aurait ses classeurs d'activités bons à ressortir chaque année, ne me convient pas et même me gêne. Ensuite parce que être professeur, c'est donner aux élèves l'envie d'être là, l'envie de continuer l'école et les amener à se dire que « finalement l'école c'est la vie ». Kevin disait « L'école c'est pas la vie. On reste assis sur une chaise à écouter des trucs dont on a rien à f... et le pire c'est que c'est là qu'on passe le plus de temps ».

À partir de ce constat initial et de ma représentation du métier de professeur, j'ai voulu développer des activités sur tous les supports possibles, sur toutes les remarques d'élèves possibles, sur tout ce qu'ils veulent bien me confier. Certains parleront de démagogie, d'autres me rappelleront la nécessité de garder une distance avec les élèves et de me « souvenir que la parole de l'enseignant est un modèle pour les élèves ». À ceux-là, je réponds qu'inventer à partir du quotidien des élèves pour ensuite atteindre d'autres textes plus complexes, entrer en matière grâce aux remarques spontanées d'un élève qui a compris et à qui ce que vous venez de dire rappelle quelque chose, ou encore raccrocher les élèves en parlant comme eux, sans basculer, je m'entends, dans la vulgarité, est une des « missions » de l'enseignant.

Ma créativité pédagogique a comme source d'inspiration les remarques d'élèves qui fusent lors d'une séance, lors d'une discussion ou d'un travail de groupe. Il s'agit de toutes ces petites remarques qui parfois sont si agaçantes tant

elles n'ont pas toujours rapport avec ce qui est en train de se dire ni avec l'objectif que l'on a pu se fixer.

J'aime tout de même essayer de faire une place à ces « petites remarques » et même si je ne les utilise pas spontanément, je les note sur un coin de feuille en le précisant à l'élève concerné pour les réexploiter ultérieurement, si l'idée m'en vient. Cela exige aussi d'être un petit peu « calée » sur ce qui les intéresse : les jeux, les émissions télé... Cela me permet aussi, un petit peu, de justifier mon goût pour toutes les émissions de télé réalité (eh oui, on peut être prof et aimer « faire le légume » devant une émission de Star Académie ou de Popstars !!!)

Dans cet article, je désire donc montrer un peu en vrac quelques exemples, quelques points de départ d'activités qui ont tous eu comme inspiration une remarque d'élève, montrer comment j'ai inventé face à des situations nées de la classe.

1. TRAVAIL SUR LE VOCABULAIRE

Je travaillais avec des sixièmes sur une séance de vocabulaire et de construction de mots. J'avais comme support l'*Encyclopedie* de Pef parue chez Gallimard et divers dictionnaires dont un dictionnaire de l'argot, et un de verlan. Un élève me demande si l'on peut créer des nouveaux mots. Un autre lui dit : « Ben oui, c'est Chirac qui en a inventé un ». « C'est vrai ça ? ». Je lui réponds que lors d'une déclaration publique, Jacques Chirac a, en effet, utilisé l'adjectif « abracadabrantique » qui n'existait pas et qui est entré dans la langue même s'il reste tout de même difficile à utiliser couramment. Un élève rebondit donc : « Et Jérémy de la star'ac, il a inventé aussi un mot : *la pérave*, ça va entrer dans le dictionnaire ? ». Je lui demande alors le sens de ce mot, car Jérémy l'utilise à toutes les sauces : dans des expressions qui marquent la joie, synonyme de « c'est chouette, c'est cool ! » (= c'est *la pérave* !), ou dans des expressions dépréciatives du type « c'est de la folie, c'est ennuyeux » (= c'est *la pérave* !). Ce mot a-t-il finalement un sens ou est-ce qu'il n'est pas là juste pour produire un son original ?

Les élèves sont étonnés en constatant mes connaissances en Star Ac' mais aussi surpris que l'on n'ait pas refoulé leurs remarques. Ils se montrent soudain volontaires et veulent continuer un travail afin de savoir si les mots ont du sens et comment ils se construisent.

À partir de là, je mets en place des groupes d'activités et feuilleter dans un dictionnaire, jouer avec les synonymes, les antonymes... devient un jeu amusant. L'ultime étape de cette séquence sera de construire des mots, « parce que nous aussi, on a le droit, Madame » et de donner un sens à ces nouveaux mots. Tout cela prendra forme dans la construction d'un petit dictionnaire interne à la classe. L'invention est née de l'intrusion de la culture télévisuelle des élèves dans la classe.

2. TRAVAIL SUR LE SCHÉMA NARRATIF

Avec des élèves de sixième, je travaille sur les contes et sur le schéma narratif. Je leur montre l'opposition entre les personnages « gentils » qui aident le héros et les

personnages « méchants » qui s'opposent toujours à lui et qui font que de nombreuses péripéties ont lieu. Un élève me dit qu'il a « un jeu vidéo et que c'est pareil ». Il faut aller délivrer une princesse et pour ce faire il faut affronter différents dangers mais, me dit-il, ce qui « est chiant » dans ce jeu c'est que « c'est toujours pareil ». Le héros avance et « si j'arrive à tuer un ennemi et ben y'en a un deuxième qui arrive et c'est juste sa tête qui a changé parce que sinon il fait comme les autres, et puis le décor, il n'évolue pas beaucoup, c'est toujours dans la forêt sauf quand j'arrive enfin au château. »

J'ai trouvé cette remarque fort intéressante car finalement, apprendre un schéma aux élèves, c'est leur apprendre que la plupart des contes fonctionnent tous de la même manière. Mais que ce qui est intéressant dans ce stéréotype, c'est l'écriture. C'est elle qui permet, autour d'un « squelette de base », de moduler des intrigues, ce que ne peut pas faire le programmeur des jeux vidéos ou du moins, pas à l'infini. J'ai donc construit à partir de cette remarque une séquence intitulée « Quand les mots permettent de ne plus s'ennuyer ! ». Dans un premier temps, les élèves m'expliquent ce qui manque parfois dans les jeux vidéos et pourquoi, malgré ce manque, les joueurs sont scotchés à leur console. Les remarques sont très intéressantes.

« Le jeu vidéo c'est pas prise de tête, on avance et on tape en appuyant sur des touches », « C'est pas très compliqué ! c'est tout simple ! c'est répétitif », « C'est un peu comme dans les contes sauf que les aventures elles sont toujours pareilles mais sinon c'est un gars contre les autres » « Ouais, sauf que parfois, y'a même pas de but à son aventure : il avance et on sait même pas ce qu'il y a au bout du dernier niveau, alors qu'un conte, y'a une situation finale, comme on dit ». Puis est venu un temps de comparaison entre les schémas narratifs du conte et ceux du jeu vidéo « Mario » sur lequel j'avais de la documentation écrite, des images des différentes étapes avec les solutions offertes au joueur pour avancer dans le jeu.

Discussion intéressante qui leur a permis de manipuler le langage « scientifique » du schéma narratif, de l'apprendre plus facilement et surtout de le retenir parce qu'ils l'avaient compris. L'invention est née de la pertinence des remarques d'élèves qui font le lien entre le cours et leur vie. L'invention fonctionne car elle rend à ce cours un intérêt que les élèves appelleront « de tous les jours », contrairement à « ce qu'on nous apprend et qui nous sert à rien ».

3. INVITATION À LA POÉSIE

J'ai l'habitude avec toutes mes classes de lire une nouvelle, ou un roman sous la forme de feuilleton. Ce jour-là, j'avais décidé de lire *Le chat de Tigali* de Didier Daeninckx, paru chez Syros jeunesse, en lien avec une séquence autour de l'image, exploitation du *Gone du Chaâba* d'Azouz Begag, paru au Point Virgule, et des courts métrages sur la lutte contre le racisme, séquence intitulée : « Qui est l'autre ? Points de vue ». Je commence la lecture lorsque je vois devant moi une élève à l'air triste. Je m'arrête et laisse passer un petit temps de silence. Que se passe-t-il ? Pourquoi ce calme ? Je leur demande : « Qu'avez-vous compris de ce début de nouvelle ? Pourquoi pensez-vous que j'ai choisi ce livre dans cette séquence ? Comment trouvez-vous ce livre et comment imaginez-vous la suite ? » Yasmina,

remise de ses émotions me dit : « Mais, Madame, depuis tout à l'heure vous parlez de nouvelle, d'histoire mais c'est pas vraiment ça, c'est un peu plus de la poésie. » C'est à mon tour de la regarder avec de gros yeux. « Ben oui, dès le départ, c'est plein d'images, on voit la lune et tout le paysage alentour, la douceur du soir... ça m'a fait penser à des images de mon pays. Au bled, le soir quand on se couche, on a ce paysage-là et puis il fait froid assez rapidement. ». Je relis alors les premières lignes et c'est à mon tour de comprendre qu'elle a tout saisi. Je ne peux donc pas passer à côté de cette remarque intelligente et touchante. « Le vent faible et brûlant balance les branches tordues des oliviers », « la pointe rocheuse de Tigourn encornera le soleil et la chaleur commencera à décliner »... Je lui signale que sa remarque est très fine et que nous allons essayer de trouver des images, des photos qui reproduiraient cette ambiance. Le lendemain, je donne aux élèves la photocopie de cette première page et je leur demande de me faire le dessin de la scène, le décor... Certains élèves ne feront que des taches de couleur jaune, avec une lune splendide.

Je dépose ensuite sur une table une série de photos représentant le Maroc, l'Algérie et d'autres pays africains et je demande aux élèves de choisir une photo qui leur rappelle le texte. Je précise que toutes les photos ne sont pas prises le soir et que certaines représentent même des scènes de rue colorées, des souks...

Chaque élève s'empare d'une photo. Je demande alors de justifier leur choix et j'obtiens des petits résultats assez merveilleux. Les élèves utilisent leurs connaissances en poésie, jouent avec les sons, cherchent dans le dictionnaire des moyens plus élaborés pour décrire, s'essaient à la comparaison... L'univers qu'ils ont créé à partir de cette image est ensuite réapproprié dans un travail d'écriture final avec la mise en place d'une histoire d'enfant dans ce pays. L'invention est née de la sensibilité des élèves, de leur émotion face aux textes.

4. L'INTERDISCIPLINARITÉ

Au cours d'une lecture du « Rat des villes et [du] rat des champs », de Jean de la Fontaine, un élève me fait remarquer que le nom des animaux est récurrent et fait l'effet d'un refrain de chanson. Je leur demande dans un premier temps d'écrire la suite de cette fable. Pendant la récréation, je m'empresse de rencontrer ma collègue d'éducation musicale pour lui demander s'il serait possible de monter une chanson à partir de textes écrits par les élèves. L'idée la tente. Le projet est en route actuellement. Les élèves sont surtout intéressés par la création de rimes et de rythmes, on est en plein dans le découpage syllabique des poèmes ou comment expliquer les mots « césure, hémistiche, alexandrin, octosyllabe... ». Pour les aider, j'utilise les exercices de style de Yak Rivais (*Les Contes du miroir*, collection « Neuf en poche », édition « l'école des loisirs »)

Tout d'abord, l'exercice dernière syllabe, première syllabe fait à partir du « corbeau et [du] renard ». Les élèves prennent une des fables étudiées et se plient à l'exercice avec la difficulté de la syllabe : « *La première syllabe du premier mot d'une phrase doit répéter la dernière syllabe du dernier mot de la phrase précédente* »

Rémy écrit : « Le rat des champs partit pour la ville, tambourinant, jouant de la trompette. Tête coiffée d'un chapeau. Peau de souris sur le dos, celui-ci atteint le logis de son cousin. Un rat grassouillet, lui servit à manger. Et en dégustant leur repas, pas de chance ils furent dérangés. J'ai des voisins bruyants. En s'essuyant, le rat des champs dit : « demain vous viendrez chez moi, personne ne me dérange. » ». Les sons répétitifs font qu'à sa lecture Rémy se met naturellement à « rapper » son texte. Les autres élèves finissent par un « yo » final qui annonce qu'ils ont pris eux aussi le rythme du texte. En musique, il sera facile de trouver des percussions sur ce texte. De même, à partir, « la fable rhopalique » [Conte rhopalique (en forme de losange) : La première phrase se compose d'un mot, la seconde de deux, la troisième de trois, etc. On augmente le nombre de mots par phrase d'un à chaque fois, puis on le diminue], le rythme croissant puis décroissant des phrases permet aux élèves de trouver une musicalité avec ajout d'un instrument de musique à chaque nouvelle phrase.

Sur « Le lièvre et la tortue », Adrien écrit :

Salut
Salut Tortue
Mets les turbos
Tu vas me battre, toi ?
Oui, je vais te battre maintenant
Devant tous les gens qui te regardent
Nous allons voir ça tout de suite, maintenant
Tu es prête, un, deux, trois, quatre, cinq, go !
Ils partirent tous les deux en même temps.
Elle dépassa le lièvre avec sa vitesse.
Elle avait triché, elle s'était dopée.
Elle franchit la ligne d'arrivée.
Oui, tu as perdu
J'étais malade
Au revoir
Salut.

Lire, relire, réécrire et transformer les fables de la Fontaine devient un jeu d'enfant. Les élèves s'approprient les fables, la langue du XVII^e siècle et ses difficultés, jouent avec les syllabes. L'invention est née de la vivacité d'esprit des élèves qui aiment les mots, aiment la langue française à partir du moment où elle devient manipulable, adaptable. « Être un grand auteur c'est bien mais encore faut-il pouvoir être lu. Et bien là on a réussi, on est des grands lecteurs, des grands créateurs, des vraies La Fontainettes (allusion aux claudettes, vive le cinéma, et vive *Podium* !) », s'exclame Linda.

Des exemples de la sorte, il m'en vient en série, car tous mes cours bien structurés sont toujours perturbés par mes élèves et finalement je les en remercie.

Je suis donc créative parce qu'ils sont intelligents, parce qu'ils ne se laissent pas raconter un cours, parce qu'ils réagissent toujours, parce qu'on ne leur a pas appris qu'il fallait écouter pieusement la parole de l'enseignant et parce que chaque fois que cela m'est possible, je leur rappelle qu'ils sont jeunes et que c'est à eux de

se positionner par rapport à ce qu'ils voient, à ce qu'ils entendent, à ce qu'ils ressentent, que c'est à eux de se construire.

Il est vrai que ce discours peut sembler facile à avancer. Je ne l'ai pas toujours tenu. Quand je suis arrivée au collège Madame de Staël, il fallait que je trouve une position face à ces élèves et que tout ce que j'avais construit soit suivi à la lettre et je m'accrochais à mes séances, à mes séquences et d'ailleurs j'ai participé à des semblants de progressions annuelles. Mais une fois que l'assurance est là, que l'on se sent presque comme « faisant partie des murs », il y a la réaction qui s'impose afin que le métier reste motivant comme aux premiers instants. Les élèves n'ont plus à tester votre résistance mais ils continuent à attendre beaucoup de vous. Des cours, ils en sont preneurs mais ils ne veulent pas de ceux où ils ont le nez sur leur montre, à chronométrer combien de temps il reste avant la sonnerie fatidique qui les soulagera enfin de cette heure en enfer.

« Tiens aujourd'hui, on bosse en groupe, tiens la prof elle nous a donné un extrait de *Podium*, tiens aujourd'hui on travaille sur des lettres intimes, c'est nous qui allons faire le cours, ouah c'est balaise, on pourrait être prof, elle nous demande de regarder la télé mais elle est ouf !!! » Les élèves apprennent à travailler autrement. On laisse même finalement une marque de fabrique. Des élèves viennent voir ce qui se passe dans mes cours ou par curiosité reviennent l'année suivante pour se rendre compte qu'ils n'avaient pas du tout fait ça sur les fables de La Fontaine. Ils redécouvrent les textes. Bien sûr on reprend des choses mais on les retravaille et surtout on n'oublie pas de se laisser dériver, dans les limites de l'acceptable, par les élèves.

Pour que le cours soit une tranche de vie comme l'attend Kévin, il faut que les élèves y trouvent leur place et alors « bon sang, ça sonne déjà, j'ai eu le temps de lire le texte, de faire l'exercice et même un bilan... J'ai pas vu passer ce p... de temps ». Je souris.